

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents

Autre " 15 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

DEUX CENTINS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 19 NOVEMBRE 1887

No 9



LA VICTIME DES CASTORS

telle qu'elle a parue dans les rues après sa rencontre avec les gens de
L'ETENDARD.



LE VIOLON

Paraît tous les samedis.
L'abonnement est de \$1.00 par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents seize cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 19 NOVEMBRE 1887

Goyette vs. Ladébauche

Le VIOLON est passé au smotte

DETAILS DU PROCES

Ce pauvre Ladébauche est bien à plaindre

Il a affaire à Goyette
Holà ! vertinguette,
Et ça fait bien pitié
Holà ! vertingué.

Notre malheureux collaborateur flânait sur la rue Notre-Dame lorsqu'il rencontra M. Crackson, le rédacteur en chef de feu le *Daily Snooze*, qui se pique de parler le français avec plus de pureté que tous ses compatriotes d'origine anglo-saxonne.

—Monsieur Ladébauche, lui dit-il en l'arrêtant sur le trottoir, Goyette a un vrai bec contre vous.

—Que me dites-vous là ? Un vrai bec ! Qué que c'est que ça ?

—Vous comprenez bien, un vrai bec, en anglais un *true bill*.

—Comme ça, je vais être passé au smotte ?

—Oh ! yes, il jouera le mal avec vous. Vous comprenez. He will play the mischief with you.

M. Crackson s'en alla et Ladébauche fit le plongeon dans un abîme de noires réflexions. Une des aiguilles à tricoter du malheur venait de lui percer le cœur.

La hache du désespoir lui buchait l'âme et l'ange de sa gaité s'éloigna à tire d'ailes.

Le tombleur d'amertume était plein et il fallait le vider tout d'une gobe.

Ladébauche était là pétrifié comme une statue de l'embêtement sculptée par la main de la *bad luck*.

En effet le lendemain il était traduit devant la justice de son pays.

La justice le plaçait avec M. Goyette dans les plateaux de sa balance, pour s'assurer si le poids de ses iniquités pouvait le faire descendre dans l'abîme de l'expiation.

Le procès commence en cour du Banc de la Reine.

Le président du tribunal est sur son siège avec un air *cuncta stricte discussurus*. Le prévenu est à côté de ses avocats MM. Curran et Augé. Il n'est pas aux noces. Sa figure est pâle, défaite et blême.

MM. Préfontaine et Lafontaine, les avocats de la poursuite paraissent rayonnants. L'heure de la vengeance est arrivée. Les victimes du VIOLON remplissent la salle d'audience et suivent avec un intérêt des plus vifs toutes les phases de la procédure.

M. Bernard, l'interprète de la cour

se lève et d'un ton solennel il s'adresse à l'accusé.

« Prisonnier, levez la main droite, baissez-la. Ecoutez maintenant l'accusation portée contre vous. Vous avez été mis en accusation par le grand jury de ce district pour avoir enfrewâpé, passé au bob, bluffé, foulé et écrapouti Odilon Goyette, de Laprairie, en exposant sa personne politique et en lui causant par là un grand mal temporel grave contre la paix de Sa Majesté la Reine, sa couronne et sa dignité. A cette accusation, prisonnier, vous avez plaidé non coupable. Maintenant les douze bons hommes, (the twelve good men) dont vous allez entendre appeler les noms devront décider le différend que vous avez avec notre souveraine dame la Reine. Vous avez le droit d'en récuser quatre sans donner aucune raison et d'ouzer autres en donnant des raisons suffisantes.

M. Bernard prend la liste des petits jurés et commence à appeler les noms.

M. Bernard. —Honoré Mercier.

L'huissier audienier. —Honoré Mercier.

Une voix. —Présent.

M. Augé. —Challenge.

M. Bernard. —Restez-là, monsieur Mercier.

M. Bernard. —Anselme Trudel.

M. Trudel. —Présent, monsieur.

L'huissier audienier. —Honorius Beaugrand.

M. Bernard. —Avancez, monsieur Honorius Beaugrand.

La personne appelée arrive au banc des petits jurés.

Un huissier maigre lui présente une bible grasse.

M. Sicotte (greffier de la couronne). —Prisonnier, regardez le juré ; juré, regardez le prisonnier.

M. Beaugrand. —Excusez, monsieur le juge. Ça n'est pas possible. Depuis environ deux ans le prisonnier et moi nous ne pouvons nous regarder. Pas moyen de nous envisager. Le prisonnier est mon ennemi intime et je suis préjugé dans la cause.

Le juge. —C'est bien, retirez-vous.

M. Bernard. —James McShane.

Une voix. —Présent.

M. Augé. —Challenge.

M. Bernard. —Restez-là, monsieur McShane. Cléophas Beausoleil !

Une voix. —Présent.

M. Curran, C.R. —Challenge.

M. Bernard. —Restez-là, M. Beausoleil. Michel Campeau !

Une voix. —Présent.

M. Bernard. —Avancez, monsieur Campeau.

Le petit juré monte dans la boîte, prend la bible et écoute la formule du serment.

M. Sicotte. —Vous examinerez bien et fidèlement dans le différend entre l'accusé et notre souveraine Dame la Reine, etc.

Après avoir prêté serment, M. Campeau s'assoit à la place du *foreman* des petits jurés.

Les petits jurés dont les noms suivent sont appelés et récusés par MM. Curran et Augé : A. Bourbonnais, M.P.P., Dr Crevier, Edmond Hardy, Cyprien Robert, l'échevin Grenier, A. E. Poirier, Arthur Globensky, Alphonse Christin, Jos Riendeau, P. H. Roy, E. G. Martineau, Charles Thibault, E. A. Robidoux, M.P.P., L. Perault, R. Lemieux, P. M. Sauvalle et L. O. David, M.P.P. Ces messieurs interrogés sous serment déclarent tous qu'ils ont déjà émis une opinion sur la culpabilité du prisonnier et qu'ils rendront un verdict un peu perpendiculaire.

Finalement le petit jury a été composé et assermenté comme suit : Joe Riendeau, *foreman*, Pierre Rivard, G. E. Phaneuf, Frank Larin, Charles Meunier, P. Meunier, J. B. R. Dufresne, Joseph Bisailon, Zéphirin Chapeau, I. A. Beauvais, Ernest Desrosiers et Nazaire Bourgouin.

Le substitut du procureur général se lève ensuite et explique aux jurés la nature du crime dont le prisonnier est accusé.

On procède alors à l'audition des témoins à charge.

Le premier appelé à donner sa déposition est M. Odilon Goyette, le député de Laprairie.

Il est interrogé comme suit :

Q.—Comment vous appelez-vous ?

R.—Odilon Goyette.

Q.—Que faites-vous, M. Goyette ?

R.—Je suis une espèce de ministre de l'agriculture sans portefeuille. M. Mercier m'a chargé du département des habitants. On est huit s'hommes là-dedans.

Q.—Quel âge avez-vous ?

R.—Dans les environs de quarante-cinq ans. Je suis orphelin. Mon père est mort en me donnant le jour.

Q.—Connaissez-vous l'accusé Ladébauche ?

R.—Oui, votre honneur, depuis mon élection. On m'a dit qu'il rédigeait le *Violon*.

Q.—Le *Violon* a-t-il dit du mal de vous ou de personnes qui vous étaient chères.

R.—Le *Violon* a dit que j'avais été enfrewâpé.

Q.—Ça vous a-t-il fait mal ? Ça vous a-t-il causé du dommage ?

R.—Pas de dommages apparents (Pas Geo. W. Parent) mais j'en ai souffert dans ma sensibilité.

Q.—Vous avez été attaqué dans le *Violon*, dites nous ce que vous pensez de la véracité du rédacteur de ce journal.

R.—Quand à la véracité de Monsieur Ladébauche, je ne puis pas beaucoup préciser, mais les femmes de Saint-Constant disent qu'il passe un peu pour ça.

Q.—Vous êtes célibataire, M. Goyette, n'est-ce pas ?

R.—Je ne puis répondre à cette question, car je crains de m'incriminer.

(La suite au prochain numéro.)

Le mouvement rotatoire de la terre

Une revue pédagogique de Francfort décrit une petite expérience que chacun peut faire et qui prouve à l'évidence le mouvement rotatoire de la terre. On remplit presque entièrement d'eau un grand bol, qu'on pose sur le parquet d'une chambre non exposée aux secousses du dehors. On saupoudre l'eau, quand elle est en repos, d'une mince couche de poudre de lycopode. Sur le milieu de cette couche on trace un petit trait avec de la poudre de charbon.

L'orientation de ce trait, c'est-à-dire la constatation de sa position primitive, se fait soit par un petit objet placé dans le voisinage du vase, soit par un point indiqué à la paroi de la chambre. Au bout de quelques heures l'on constate que le trait noir a dévié de sa position primitive et qu'il s'est tourné de droite à gauche, c'est-à-dire en sens inverse.

Les Journaux Chinois en Californie

La majorité des commerçants et hommes d'affaires chinois de San Francisco, ainsi que leurs employés et comptables, peuvent lire et écrire la langue anglaise, et un grand nombre parmi eux sont abonnés aux journaux.

Il y a à San Francisco quatre journaux publiés régulièrement en caractères chinois. Ils paraissent toutes les semaines et ont une circulation de 2,500 exemplaires.

La direction d'un journal chinois comporte ordinairement quatre personnes, savoir : un éditeur, un sous-éditeur, un traducteur et un imprimeur. L'éditeur et le sous-éditeur sont ordinairement les propriétaires. Le traducteur est le premier et le plus important. Son devoir est de rassembler des nouvelles des quartiers chinois et de lire soigneusement les journaux américains quotidiens. De ceux-ci il prend les relevés des marchés, les nouvelles lois, les insultes faites aux Chinois, etc., tout ce qui peut, à son avis, intéresser ses compatriotes.

Il traduit ces nouvelles en chinois et les donne aux éditeurs pour l'insertion. Les éditeurs prennent des copies en caractères chinois avec la plume ordinaire de leur pays, et avec une encre spécialement préparée, sur du papier dit papier de report. La feuille de ce papier a la même grandeur que la feuille sur laquelle on imprime. Aussitôt que l'éditeur a rempli sa feuille avec les caractères chinois, son travail est terminé et il donne le papier à l'imprimeur.

Un bon imprimeur imprime, suivant leur méthode, 400 feuilles par jour. Cinq jours de travail sont exigés pour faire une édition de 1,000 exemplaires.

Les journaux sont imprimés avec une encre noire sur des feuilles simples de papier blanc, excepté au nouvel An chinois, jour où les feuilles sont imprimées avec de l'encre rouge ou sur du papier rouge.

COMMENT ÇA SE JOUE.

VAUDEVILLE EN 3 ACTES.

ACTE Ier

M. GRÉVY.—UN ENTREPRENEUR.

M. GRÉVY.—En vérité, monsieur Dimanche, votre mémoire est un peu salé, un peu salé.

L'ENTREPRENEUR. — Je n'en puis rien rabattre, monsieur le président. Je vous assure que je vous ai servi au plus juste prix. Voyez le tarif. Consultez mes livres. Vous constaterez que j'y perds.

M. GRÉVY.—Mais je ne veux pas que vous y perdiez. Un fournisseur du président de la République ne doit rien perdre avec lui. (Appelant Wilson ! au fournisseur) Mon gendre va vous régler.

L'ENTREPRENEUR.—Mille grâces, monsieur le président.

M. WILSON, entrant.—Vous m'avez appelé, mon cher beau-père ?

M. GRÉVY.—Oui, voici M. Dimanche, qui désire être payé de son mémoire. Veuillez, je vous prie, le régler comme il convient. Je désire que M. Dimanche s'en aille satisfait.

M. WILSON.—Il le sera.

M. DIMANCHE, à part.—Quels braves gens !

ACTE II

M. WILSON.—L'ENTREPRENEUR.

M. WILSON.—Nous disons donc que je vous dois soixante mille francs.

L'ENTREPRENEUR.—Soixante-quinze mille.

M. WILSON.—Je dis bien : Soixante mille francs. C'est un chiffre, soixante mille ; tandis que soixante-quinze, c'est bâtard, ça ne dit rien.

L'ENTREPRENEUR.—Mais si fait, je vous assure que cela me dit beaucoup.

M. WILSON.—L'honneur d'avoir servi le président de la République !

L'ENTREPRENEUR.—Je rabattrai cinq mille francs, pour cet honneur ; mais en conscience, je ne puis faire plus.

M. WILSON.—Vous avez une jolie redingote.

L'ENTREPRENEUR.—Oh ! je l'ai achetée à la *Belle Jardinière*. Moi, je n'ai pas les moyens...

M. WILSON.—C'est ce que je pensais, et je pensais aussi que pour qu'elle soit tout à fait jolie, cette redingote, il faudrait...

L'ENTREPRENEUR.—Il faudrait...

M. WILSON.—Un petit bout de ruban rouge, un tout petit bout.

L'ENTREPRENEUR.—Ah !

M. WILSON.—Je suis sûr que ça vous ferait plaisir.

L'ENTREPRENEUR.—Certainement.

M. WILSON.—Nous disons donc que j'ai à vous compter vingt-cinq mille francs.

L'ENTREPRENEUR.—Pardon ? soixante-dix mille.

M. WILSON.—Je croyais que nous avions dit vingt-cinq mille. La nomination paraîtra à l'*Officiel* demain matin.

L'ENTREPRENEUR.—Certainement, ma femme serait flattée.

M. WILSON.—Je vais vous donner un chèque de vingt-cinq mille francs contre votre acquit.

L'ENTREPRENEUR.—C'est que j'ai un besoin pressant de ces soixante-dix mille francs.

M. WILSON.—Moi aussi, tandis que je n'ai aucunement besoin d'un ruban. Quelle réclame pour votre commerce, et puis d'ailleurs c'est à prendre ou à laisser.

L'ENTREPRENEUR.—Va donc pour vingt-cinq mille francs.

M. WILSON.—Si vous préférez un chèque de dix mille, vous serez officier.

L'ENTREPRENEUR.—Oh ! chevalier me suffit, avec les vingt-cinq mille.

M. WILSON.—Ça vous ira très bien, le ruban rouge.

L'ENTREPRENEUR.—Ce qui m'irait mieux, c'est...

M. WILSON.—Rien ne peut vous aller mieux. L'argent s'en va, le ruban reste.

ACTE III

M. WILSON.—M. GRÉVY.

M. GRÉVY.—C'est vous, Wilson ?

M. WILSON.—Je viens vous apporter un décret à signer, une nomination dans la Légion d'honneur, M. Dimanche

M. GRÉVY.—M. Dimanche ?

M. WILSON.—Un de nos plus honorables entrepreneurs, vous accomplirez un acte de justice.

M. GRÉVY.—Vous m'en répondez, Wilson ?

M. WILSON.—Comme de moi-même. Ce Dimanche, cœur loyal et désintéressé.

M. GRÉVY.—Pas un mot de plus. Je ne veux pas le connaître. Du moment que vous me le recommandez, je signe.

M. WILSON.—Merci.

M. GRÉVY.—A propos, avez-vous réglé cet entrepreneur ? j'ai oublié son nom.

M. WILSON.—Peu importe.

M. GRÉVY.—Est-il parti content ?

M. WILSON.—Enchanté.

M. GRÉVY.—J'en suis bien aise. Payer mes fournisseurs et récompenser la vertu, tel est le but et la gloire de toute ma vie.

ALBERT MILLAUD.

COUPS D'ARCHET

Dans le fauteuil du barbier.
—Écoutez, M Figaro, ces ciseaux ne sont pas bons ; ils me tirent les cheveux.
—Ce sont les meilleurs que nous ayons dans la boutique.
—Vous devriez envoyer votre apprenti dans la rue St. Gabriel pour avoir les miens. Je ne puis pas endurer les vôtres.
—Êtes vous barbier, monsieur ?
—Non, monsieur, je suis journaliste.

Un vieux monsieur dans une maison de pension de la rue Ste Elizabeth, enlève de son potage un objet qui ne devait pas être un des éléments constituants du liquide. Il s'adresse à la cuisinière.

—Joséphine, je suis très sensible à votre bonté à mon égard, mais la prochaine fois vous aurez la bonté de me le mettre dans un médaillon.

L'enseigne d'un *Tonneau Rouge* au No. 88 de la rue St-Laurent, sert à indiquer au public l'endroit où le connaisseur en vins fins et en liqueurs les plus pures trouvera toujours satisfaction. Ce restaurant acquiert sa popularité par l'excellence de ses boissons et de ses cigares. Le client y est toujours accueilli avec urbanité par des commis d'expérience dans la préparation des *mixed drinks*.

Jos. GAUTHIER & CIE,
Propriétaire.

—Comme ça, vous êtes marié ? dit un commis voyageur à un ami.

—Oui, marié depuis plus d'un an.
—Ainsi vous avez renoncé à toutes vos idées de gloire et de célébrité. Vous voulez donc mourir dans l'obscurité.

—Non, monsieur, j'ai toujours dit que je me ferais un nom dans le monde.

—Oui.
—Eh bien, j'y ai réussi.
—Vraiment ?
—Oui, j'ai fait baptiser mon enfant la semaine dernière.

WILFRID'S PARLOUR

Le restaurant le plus chic de Montréal et service des plus chouettes. Cet établissement se recommande au public pour sa spécialité d'huitres en écaille. Les huitres servies aux clients ont été choisies à la main et elles arrivent dans un état de fraîcheur des plus parfaits. Soupe aux huitres préparées en trois minutes.

Wilfrid Théoret,
Propriétaire.

No. 94 rue St-Laurent.

A l'enquête préliminaire en cour de police :

Le magistrat.—Prisonnier, tenez-vous debout.

Le prisonnier.—La loi m'accorde le privilège de rester assis.

Le magistrat.—Comment cela ?

Le prisonnier.—La loi dit qu'on ne peut jamais obliger un prisonnier à s'incriminer. Si je me tiens debout, je m'incriminerai.

Le magistrat.—Vous avez bien touché le point de la loi et vous pouvez rester assis. Vous êtes accusé d'avoir volé une paire de pantalons à ce monsieur, mais je ne trouve aucune preuve contre vous.

Le prisonnier.—Aucune, votre honneur.

Le magistrat.—Vous êtes acquitté.

Le prisonnier.—Merci, votre honneur.

Le magistrat.—Changement de propos, pourquoi ne vouliez vous pas vous lever ?

Le prisonnier.—Si je m'étais tenu debout, le plaignant se serait aperçu que je portais ses pantalons.

En finance, c'est souvent par la grosse caisse qu'on commence et par le violon qu'on finit.

Le plus court chemin d'un poing à un autre, c'est souvent l'œil.

L'hiver, les jours et le caoutchouc raccourcissent. Il n'y a que les nez des pauvres diables qui s'allongent.

Deux petits combles pour finir :

Le comble de l'exagération chez un Japonais :

Prendre un couteau pour s'ouvrir l'appétit.

Le comble du tact pour un danseur :

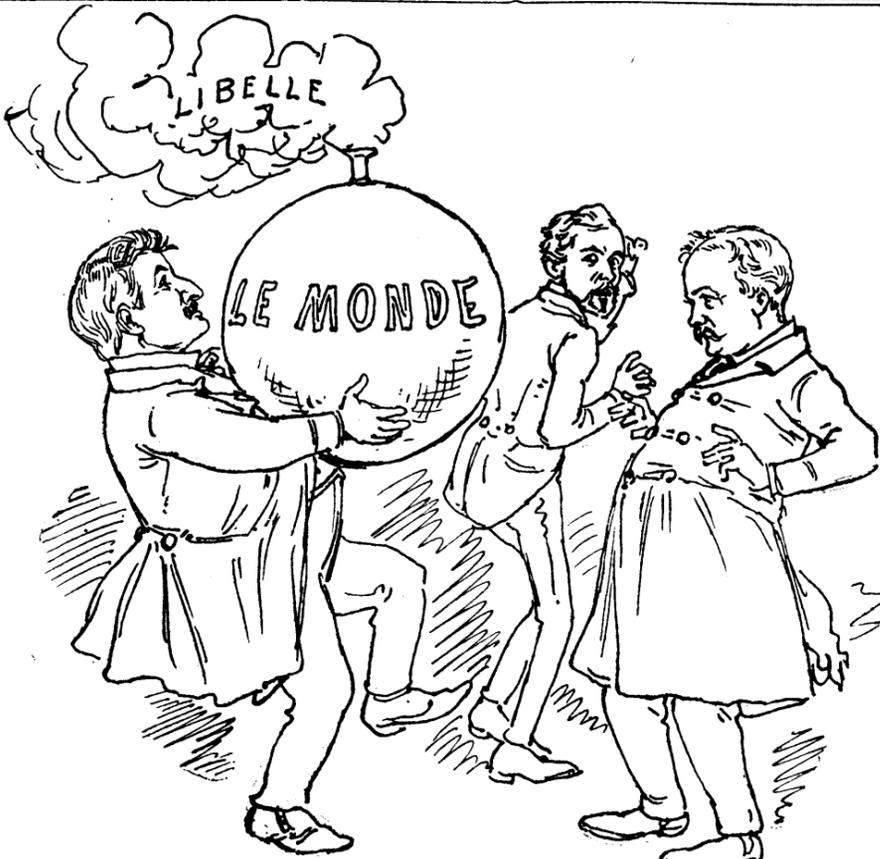
Entrer dans une société de boiteux et avoir l'esprit de clocher.

" POUR UN BAISER."

La *Bibliothèque Française* publie dans son onzième volume un charmant ouvrage intitulé : " Pour un Baiser."

Ce roman, d'une grande moralité, est d'un intérêt soutenu depuis la première à la dernière page et d'une lecture des plus intéressantes. Avis aux amateurs.

On peut se procurer ce volume en adressant 15 cents en timbres-poste à La Société des Publications Françaises, 32 rue Saint-Gabriel, Montréal.



Le procès Mercier vs. le "Monde" pour libelle.

MERCIER—Oh ! mes amis, enlevez-moi ça au plus vite. Je croyais que c'était le Monde que j'avais sur les bras, mais c'est une bombe et elle va écarter, dépêchez-vous.

La Pureté du Beurre

Un nouveau moyen de s'assurer de la pureté du beurre.

Un chimiste américain, M. McCoy, de Princeton, était chargé récemment d'analyser diverses espèces de beurre ; il les fit d'abord fondre dans des creusets, puis enleva la graisse par la décantation et laissa ensuite pendant la nuit reposer les récipients dans son laboratoire.

Le matin il constata que le beurre de dix de ces creusets avait été mangé par des souris et que deux creusets avaient été laissés intacts.

Le chimiste prépara à nouveau ses creusets et constata ensuite que le beurre mangé par les souris était pur et celui qu'elles n'avaient pas mangé, falsifié. M. McCoy ne voulant pas attribuer l'abstention des souris au hasard, remplit douze verres à montre de beurre : dix de beurre pur et deux d'oléo-margarine. Il les abandonna ensuite pendant la nuit dans son laboratoire et, cette fois encore, les souris ne touchèrent qu'au beurre non falsifié.

Il répéta son expérience sous diverses formes, et toujours avec le même résultat. Les souris ne mangèrent l'oléo-margarine que lorsqu'il n'y avait pas d'autre beurre à leur disposition.

M. McCoy conseille aux personnes qui sont dans la nécessité constante de s'assurer de la bonne qualité du beurre qu'elles vendent ou emploient, d'entretenir des souris en cage et de se défier du beurre qu'elles persistent à dédaigner, lorsqu'elles en ont d'autre à mettre sous la dent.

Locutions Curieuses

A titre de curiosité, il est intéressant de donner les expressions pittoresques, quelques-unes patentées par l'Académie, par lesquelles on désigne la fuite précipitée. Le lecteur reconnaîtra facilement celles qui appartiennent à l'argot :

Se donner de l'air, —plier bagage, —lever le camp et même f... le camp, —tirer ses chaussures, —mettre la clef sous la porte, —prendre les jambes à son cou, —décarner, —défourailler, —s'esbigner, —filfarder, —décaniller, —déguerpir, —démarrer, —montrer le derrière—détaler, —s'éclipser, —enfiler la venelle, —s'épouffer, —jouer des escarpins, —faire gille, —tirer ses grègues, —jouer des jambes, —lever le pied, —sauver ses quilles, —montrer les talons, —tourner casaque, —vider les lieux, —virer de bord, —se déguiser en cerf, —empoter le chat, —fendre le vent, —faire un pertuis en l'air (*pertuis* signifie trou), —faire un trou dans ou à la nuit, —faire un trou à la lune.

Parmi ces expressions, plusieurs demandent des explications :

Faire gille est une allusion à saint Gilles qui prit la fuite pour ne pas accepter le trône wisigoth d'Espagne.

Empoter le chat, signifie qu'on quitte la maison d'autrui à la dérobée, comme si on lui volait son chat en partant.

Faire un pertuis en l'air s'explique aisément, car lorsqu'on fuit on fait un trou dans l'air pour pouvoir passer. Il en est de même pour *faire un trou dans la nuit*.

LA GRENOUILLE.

Les Anglais, avec cette urbanité exquise formant le fonds de leur caractère, appellent les Français : " mangeurs de grenouilles," et affirment que la grenouille est la nourriture exclusive de la population française.

Certes oui, nous mangeons des grenouilles, beaucoup moins que les Belges et les Allemands, par exemple, et ces intéressants quadrupèdes jadis " lassés de l'état démocratique " doivent être fatigués aujourd'hui de l'état culinaire.

A Paris, les brochettes de grenouilles que l'on vend aux Halles se composent des pattes de derrière, lesquelles forment un manger délicat, soit frites, à la poulette, en omelette sautées à la maître d'hôtel. C'est un mets que la Faculté recommande aux malades.

Les grenouilles se chassent ou se pêchent, chasse et pêche sont l'occasion de parties fort amusantes.

La chasse se fait au moyen d'une arbalète spéciale fort longue et possédant un arc résistant et très élastique, on arme cette arbalète avec une flèche rigide en sapin, flèche terminée d'un côté par une tige aiguë en fer barbelé, et de l'autre retenue par une ficelle à la corde de l'arbalète. Apercevez-vous une grenouille ? vous l'approchez au plus près possible, ajustez, tirez, transpercez et ramenez dans votre gibecière.

La pêche se fait de deux façons : Dans les petites mares et les fossés, il est bon d'employer une épuisette profonde et munie d'un long manche très léger, vous vous promenez et cueillez sans trop de peine les grenouilles d'un naturel peu méfiant.

Dans les grandes mares, on pêche la grenouille à la ligne.

Oh ! l'appareil est bien simple : une gaulle quelconque et une ficelle longue de deux mètres ; inutile d'avoir un hameçon, lorsque les grenouilles ont saisi l'appât, leurs dents crochues et recourbées ne le laissent plus retomber.

Comme appât : un petit morceau de chiffon rouge ; un escargot dépouillé de sa coquille, une peau de grenouille, etc... l'essentiel est de faire sautiller continuellement l'appât de façon à imiter un insecte se débattant à la surface de l'eau, la grenouille saute dessus, l'avale et se laisse enlever.

Il est bon de tuer la grenouille aussitôt prise et de ne garder que les pattes comestibles.

VARIETES

Il y a un dieu pour les ivrognes : le marchand de vin.

L'enfant, c'est sa mère qui le porte et fait naître.

Ne vous fiez pas aux muets ; ça manque de parole.

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

L'autre jour, un inventeur célèbre, mais pauvre et modeste, assistait à un banquet d'anciens condisciples. Son habit, veuf de toute décoration, faisait tache au milieu des rosettes multicolores qui s'épanouissent à toutes les boutonnières.

—Comment, fit avec étonnement un camarade, tu n'es pas encore décoré ?

—Ma foi non, répondit l'autre, c'est un luxe que mes moyens ne me permettent pas.

Taupin dîne chez un ami de collège qui s'est mis en frais.

—Tiens, dit-il à son invité, goûte-moi ce vieux Laffitte ! Voilà un vin généreux !

—C'est vrai, répond Taupin après avoir bu ; tellement généreux qu'il a donné tout ce qu'il avait de bon !

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquin et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmína, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirez l'échelle.

Notes d'album :

" Vous me demandez ce que je pense de la photographie..."

" C'est plus que de la médisance ; c'est de la calomnie."

La *Bibliothèque à Cinq Cents* voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1546 Rue Notre-Dame, Montréal.

On cause, entre bourgeois, de choses philosophiques et macabres.

Guibollard prend la parole avec solennité ;

—Admirez, messieurs, la sagesse de la Providence, qui a placé la mort à la fin de la vie, afin que nous ayons le temps de nous y préparer auparavant.

Un reporter parisien, diligent, est pris l'autre jour dans une bagarre anarchiste.

Il reçoit un encrier sur sa chemise :

—Bon ! Voilà une chemise perdue ! s'écrie-t-il.

Alors, un pur :

—Qu'est-ce qui vous oblige à en porter, des chemises ?

Chez la marquise :

—Eh bien ! monsieur Boireau, que pensez-vous de la crémation ?

—Oh ! marquise, c'est encore un truc pour les ivrognes : histoire de s'assurer une dernière coute !

Un monsieur qui vient de perdre sa belle-mère, a fait graver comme épitaphe sur sa tombe le joli quatrain suivant :

Sous ce froid monument
Belle-maman repose.
Je n'en suis pas la cause,
Mais j'en suis bien content !

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE - THERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

TARTARIN de TARASCON

DEUXIÈME ÉPISODE

CHEZ LES TEURS

IX

Le prince Grégory du Monténégro.

Il y avait deux grandes semaines que l'infortuné Tartarin cherchait sa dame algérienne, et très vraisemblablement il la chercherait encore, si la Providence des amants n'était venue à son aide sous les traits d'un gentilhomme monténégrin. Voici :

En hiver, toutes les nuits de samedi, le grand théâtre d'Alger donne son grand bal masqué, ni plus ni moins que l'Opéra. C'est l'éternel et insipide bal masqué de province. Peu de monde dans la salle, quelques épaves de Bullier ou du Casino, vierges folles suivant l'armée, chicards fanés, débardeurs en déroute, et cinq ou six petites blanchisseuses mahonnaises qui se lancent, mais gardent de leur temps de vertu un vague parfum d'ail et de sauces safranées... Le vrai coup d'œil n'est pas là. Il est au foyer, transformé pour la circonstance en salon de jeu... Une foule fiévreuse et bariolée s'y bouscule, autour des longs tapis verts : des turcos en permission misant les gros sous du prêt, des Maures marchands de la ville haute, des nègres, des Maltais, des colons de l'intérieur qui ont fait quarante lieues pour venir hasarder sur un as d'argent d'une charrue ou d'un couple de bœufs... tout frémissants, pâles, les dents serrées, avec ce regard singulier du joueur, trouble, en biseau, devenu louche à force de fixer toujours la même carte.

Plus loin, ce sont des tribus de juifs algériens, jouant en famille. Les hommes ont le costume oriental hideusement agrémenté de bas bleus et de casquettes de velours. Les femmes, bouffies et blafardes, se tiennent toutes raides dans leurs étroits plastrons d'or... Groupées autour des tables, toute la tribu piaille, se concerte, compte sur ses doigts et joue peu. De temps en temps seulement, après de longs conciliabules, un vieux patriarche à barbe de Père éternel se détache, et va risquer le douro familial... C'est alors, tant que la partie dure, un scintillement d'yeux hébraïques tournés vers la table, terribles yeux d'aimant noir qui font frétiller les pièces d'or sur le tapis et finissent par les attirer tout doucement comme par un fil...

Puis des querelles, des batailles, des jurons de tous les pays, des cris fous dans toutes les langues, des coups de poing, des dégaines, la garde qui monte, de l'argent qui manque !...

C'est au milieu de ces saturnales que le grand Tartarin était venu s'égarer un soir, pour chercher l'oubli et la paix du cœur.

Le héros s'en allait seul, dans la foule, pensant à sa Mauresque, quand les cris, tout à coup, à une table de jeu, par-dessus le bruit de l'or, deux voix irritées s'élevèrent :

— Je vous dis qu'il me manque vingt francs, M'sieu !...

— M'sieu !...

— Après ?... M'sieu !...

— Apprenez à qui vous parlez, M'sieu !

— Je ne demande pas mieux, M'sieu !

— Je suis le prince Grégory du Monténégro, M'sieu !...

A ce nom Tartarin, tout ému, fendit la foule et vint se placer au premier rang, joyeux et fier de retrouver son prince, ce prince monténégrin si poli dont il avait ébauché la connaissance à bord du paquebot...

Malheureusement, ce titre d'altesse, qui avait tant ébloui le bon Tarasconnais, ne produisit pas la moindre

impression sur l'officier de chasseurs avec qui le prince avait son algarade.

— Me voilà bien avancé... fit le militaire en ricanant ; puis se tournant vers la galerie : — Grégory du Monténégro... qui connaît ça ?... Personne !

Tartarin indigné fit un pas en avant.

— Pardon... je connais le prince ! dit-il d'une voix très ferme, et de son plus bel accent tarasconnais.

L'officier de chasseurs le regarda un moment bien en face, puis levant les épaules :

— Allons ; c'est bon... Partagez-vous les vingt francs qui manquent et qu'il n'en soit plus question.

Là-dessus il tourna le dos et se perdit dans la foule.

Le fougueux Tartarin voulait s'élaner derrière lui, mais le prince l'en empêcha :

— Laissez... j'en fais mon affaire.

Et, prenant le Tarasconnais par le bras, il l'entraîna dehors rapidement.

Dès qu'ils furent sur la place, le prince Grégory du Monténégro se découvrit, tendit la main à notre héros, et, se rappelant vaguement son nom, commença d'une voix vibrante :

— Monsieur Barbarin...

— Tartarin ! souffla l'autre timide-ment.

— Tartarin, Barbarin, n'importe !... Entre nous, maintenant, c'est à la vie, à la mort !

Et le noble Monténégrin lui secoua la main avec une farouche énergie... Vous pensez si le Tarasconnais était fier.

— Príncipe !... Príncipe !... répétait-il avec ivresse.

Un quart heure après, ces deux messieurs étaient installés au restaurant des Platanes, agréable maison de nuit dont les terrasses plongent sur la mer, et là, devant une forte salade russe arrosé d'un joli vin de Crescia, on renoua connaissance.

Vous ne pouvez rien imaginer de plus séduisant que ce prince monténégrin. Mince, fin, les cheveux crépus, frisés au petit fer, rasés à la pierre ponce, constellé d'ordres bizarres, il avait l'œil futé, le geste câlin et un accent vaguement italien qui lui donnait un faux air de Mazarin sans moustaches ; très ferré d'ailleurs sur les langues latines, et citant à tout propos Tacite, Horace et les Commentaires.

De vieille race héréditaire, ses frères l'avaient, paraît-il, exilé dès l'âge de dix ans, à cause de ses opinions libérales, et depuis il courait le monde pour son instruction et son plaisir, en Altesse philosophe... Coïncidence singulière ! Le prince avait passé trois ans à Tarascon, et comme Tartarin s'étonnait de ne jamais l'avoir rencontré au cercle ou sur l'Esplanade : — Je sortais peu... fit l'Altresse d'un ton évasif. Et le Tarasconnais, par discrétion, n'osa pas en demander davantage. Toutes ces grandes existences ont des côtés si mystérieux !...

En fin de compte, un très bon prince, ce seigneur Grégory. Tout en sirotant le vin rosé de Crescia, il écouta patiemment Tartarin lui parler de sa Mauresque et même il se fit fort, connaissant toutes ces dames, de la trouver promptement.

On but sec et longtemps. On trinqua "aux dames d'Alger ! au Monténégrin libre !"

Dehors sous la terrasse, la mer roulait, et les vagues, dans l'ombre, battaient la rive avec un bruit de draps mouillés qu'on secoue. L'air était chaud, le ciel plein d'étoiles.

Dans les platanes, un rossignol chantait...

Ce fut Tartarin qui paya la note.

X

Dis-moi le nom de ton père, et je te dirai le nom de cette fleur.

Parlez-moi des princes monténégrins pour lever lentement la caille. Le lendemain de cette soirée aux

Platanes, dès le petit jour, le prince Grégory était dans la chambre du Tarasconnais.

— Vite, vite, habillez-vous... Votre Mauresque est retrouvée... Elle s'appelle Baïa... Vingt ans, jolie comme un cœur, et déjà veuve...

— Veuve !... quelle chance ! fit joyeusement le brave Tartarin, qui se méfiait des maris d'Orient.

— Oui, mais très surveillée par son frère.

— Ah ! diantre !...

— Un Maure farouche qui vend des pipes au bazar d'Orléans...

Ici un silence.

— Bon ! reprit le prince, "vous n'êtes pas homme à vous effrayer pour si peu ; et puis on viendra peut-être à bout de ce forban en lui achetant quelques pipes... Allons vite, habillez-vous... heureux coquin !"

Pâle, ému, le cœur plein d'amour, le Tarasconnais sauta de son lit et, boutonnant à la hâte son vaste caleçon de flanelle :

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Écrire à la dame tout simplement, et lui demander un rendez-vous !

— Elle sait donc le français ?... fit d'un air désappointé le naïf Tartarin qui rêvait d'Orient sans mélange.

— Elle n'en sait pas un mot, répondit le prince imperturbablement... "mais vous allez me dicter la lettre, et je traduirai à mesure.

— O prince, que de bontés !"

Et le Tarasconnais se mit à marcher à grands pas dans la chambre, silencieux et se recueillant.

Vous pensez qu'on n'écrit pas à une Mauresque d'Alger comme à une grisette de Beaucaire. Fort heureusement que notre héros avait par devers lui ses nombreuses lectures qui lui permirent, en amalgamant la rhétorique apache des Indiens de Gustave Aimard avec le *Voyage en Orient* de Lamartine, et quelques lointaines réminiscences du *Cantique des Cantiques*, de composer la lettre la plus orientale qu'il se pût voir. Cela commençait par :

— Comme l'autruche dans les sables...

Et finissait par :

— Dis-moi le nom de ton père, et je te dirai le nom de cette fleur...

A cet envoi, le romanesque Tartarin aurait bien voulu joindre un bouquet de fleurs emblématiques, à la mode orientale ; mais le prince Grégory pensa qu'il valait mieux lui acheter quelques pipes chez le frère, ce qui ne manquerait pas d'adoucir l'humeur sauvage du monsieur et ferait certainement très grand plaisir à la dame, qui fumait beaucoup.

— Allons vite acheter des pipes ! fit Tartarin plein d'ardeur.

— Non !... non !... Laisse-moi y aller seul. Je les aurai à meilleur compte...

— Comment ! vous voulez. O prince... prince... Et le brave homme, tout confus, tendit sa bourse à l'obligé Monténégrin, en lui recommandant de ne rien négliger pour que la dame fût contente.

Malheureusement l'affaire — quoique bien lancée — ne marcha pas aussi vite qu'on aurait pu l'espérer. Très touchée, paraît-il, de l'éloquence de Tartarin et du reste aux trois quarts séduite par avance, la Mauresque n'aurait pas mieux demandé que de le recevoir ; mais le frère avait des scrupules, et, pour les endormir, il fallut acheter des douzaines, des grosses, des cargaisons de pipes...

— Qu'est-ce que diable Baïa peut faire de toutes ces pipes ? se demandait parfois le pauvre Tartarin ; — mais il payait quand même et sans lésiner.

Enfin, après avoir acheté des montagnes de pipes et répandu des flots de poésie orientale, on obtint un rendez-vous.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quels battements de cœur le Tarasconnais s'y prépara, avec quel soin ému il tailla, lustra, parfuma sa rude barbe de chasseur de casquettes, sans oublier — car il faut tout prévoir

— de glisser dans sa poche un casse-tête à pointes et deux ou trois revolvers.

Le prince, toujours obligeant, vint à ce premier rendez-vous en qualité d'interprète. La dame habitait dans le haut de la ville. Devant sa porte, un jeune Maure de treize à quatorze ans fumait des cigarettes. C'était le fameux Ali, le frère en question. En voyant arriver les deux visiteurs, il frappa deux coups à la poterne et se retira discrètement.

La porte s'ouvrit. Une négresse parut qui, sans dire un seul mot, conduisit ces messieurs à travers l'étroite cour intérieure dans une petite chambre fraîche où la dame attendait, accoudée sur un lit bas... Au premier abord, elle parut au Tarasconnais plus petite et plus forte que la Mauresque de l'omnibus... Au fait, était-ce bien la même ? Mais ce soupçon ne fit que traverser le cerveau de Tartarin comme un éclair.

La dame était si jolie ainsi avec ses pieds nus, ses doigts grassouillets chargés de bagues, rose, fine, et sous son corselet de drap doré, sous les ramages de sa robe à fleurs laissant deviner une aimable personne un peu boulotte, friande à point, et ronde de partout... Le tuyau d'ambre d'un narghilé fumait à ses lèvres et l'enveloppait toute d'une gloire de fumée blonde.

En entrant, le Tarasconnais posa une main sur son cœur, et s'inclina le plus mauresquement possible, en roulant de gros yeux passionnés... Baïa le regarda un moment sans rien dire ; puis lâchant son tuyau d'ambre, se renversa en arrière, cacha sa tête dans ses mains, et l'on ne vit plus que son cou blanc qu'un fou rire faisait danser comme un sac rempli de perles.

(A continuer.)

LOTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 16 Novembre '87

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00
Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,

IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,

IMPRESSIONS DE COMMERCE

Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS

CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS

BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.